

**« Rien ne sauve le monde sinon le poème »**

Anne-Marie Alonzo, ... *et la nuit*, Laval, TROIS, coll. « Opale », 2001, 98 p., 18\$.

Jean Charlebois (textes) et Marc-Antoine Nadeau (images), *Près des yeux, près du coeur*, Montréal, Lanctôt éditeur, 2001, 132 p., 34,95 \$.

Philippe Haeck, *L'oreille rouge*, Montréal, VLB éditeur, coll. « Poésie », 2001, 216 p., 21,95 \$.

Victor-Lévy Beaulieu, *Vingt-sept petits poèmes pour jouer dans l'eau des mots*, Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles, coll. « Inédits », 2001, 80 p., 14,95 \$.

Hugues Corriveau

Number 106, Summer 2002

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/37396ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Corriveau, H. (2002). Review of [« Rien ne sauve le monde sinon le poème » / Anne-Marie Alonzo, ... *et la nuit*, Laval, TROIS, coll. « Opale », 2001, 98 p., 18\$. / Jean Charlebois (textes) et Marc-Antoine Nadeau (images), *Près des yeux, près du coeur*, Montréal, Lanctôt éditeur, 2001, 132 p., 34,95 \$. / Philippe Haeck, *L'oreille rouge*, Montréal, VLB éditeur, coll. « Poésie », 2001, 216 p., 21,95 \$. / Victor-Lévy Beaulieu, *Vingt-sept petits poèmes pour jouer dans l'eau des mots*, Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles, coll. « Inédits », 2001, 80 p., 14,95 \$.] *Lettres québécoises*, (106), 31–32.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 2002

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Anne-Marie Alonzo, ... *et la nuit*, Laval, TROIS, coll. « Opale », 2001, 98 p., 18 \$.

Jean Charlebois (textes) et Marc-Antoine Nadeau (images), *Près des yeux, près du cœur*, Montréal, Lanctôt éditeur, 2001, 132 p., 34,95 \$.

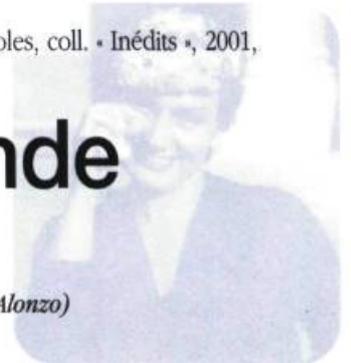
Philippe Haeck, *L'oreille rouge*, Montréal, VLB éditeur, coll. « Poésie », 2001, 216 p., 21,95 \$.

Victor-Lévy Beaulieu, *Vingt-sept petits poèmes pour jouer dans l'eau des mots*, Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles, coll. « Inédits », 2001, 80 p., 14,95 \$.

# « Rien ne sauve le monde sinon le poème »

(Anne-Marie Alonzo)

*Pour parler de la mort de la mère ou de l'amour du monde,  
combien de paroles diverses !*



POÉSIE  
Hugues Corriveau

**S**ANS DOUTE LE RECUEIL LE PLUS BOULEVERSANT, le plus achevé d'Anne-Marie Alonzo, depuis *Geste* et *Veille*, que ce ... *et la nuit* qui est paru à l'automne aux Éditions TROIS !

## L'ultime connivence

Avec une profondeur bouleversante, un ton incisif et particulièrement sensible, l'auteure dit « adieu » à la mère en allée, mais aussi lui parle des jours qui ne cessent d'être accompagnés par elle, par l'indispensable présence qui continue de la nourrir : « il faut un art brut il faut une place pour tout arbre un règne de silence une rage effrénée pour parler le poème » (p. 13), dit-elle en toute conscience. Et ce

« silence », et cette « rage », Anne-Marie Alonzo a su en concilier les extrêmes dans ce livre de maturité qui atteint ici l'accomplissement : « il y a la mort au creux du sang il y a les ombres il y a les voix et les mots du poème qui se lisent fragiles » (p. 11). Ce livre qui pourrait être mortuaire est tout autre chose, car l'auteure a su reconnaître l'implacable avenir qui s'ouvre à la vie, à l'irréversible vie qui se perpétuera désormais en dehors de celle qui fut la soignante, et l'aimante, et la présence absolue. « qu'y a-t-il de mieux sinon vivre dis-moi » (p. 41) questionne la

poète, et la réponse de la mère s'entend presque entre les lignes de ce livre de mémoire, car l'auteure sait, et elle affirme : « il y a en toi mère toute la beauté du monde » (p. 40). Cette beauté qui, seule, tient l'éternité de la présence en soi jusqu'aux paroles d'amour, « puisque la vie continue même après la mort » (p. 47). Et c'est peut-être bien en cette si simple constatation que réside toute la force implicite de ce recueil, à savoir cette réconciliation après l'horreur absolue, ce consentement à poursuivre le travail de la vie, malgré celui

du deuil à jamais inachevé. La lucidité de cette parole est somptueuse devant l'événement définitif qui se réalise sous les yeux de l'auteure : « les heures squelettes m'effraient tu sombres tu somnoles puis un soubresaut un râle et ta voix telle une image éraflée » (p. 55). Il me semble, lisant cela, qu'Anne-Marie Alonzo a su trouver, elle, les heures vivantes d'une vivante parole, celle même qui rend à la mère un hommage qui la ressuscite, l'espace du poème. Que reste-t-il donc de définitif après cette traversée qui laisse si désemparée ? « il faut vivre à présent simplement vivre » (p. 12), et aussi écrire pour que la poésie continue à s'incarner si parfaitement.

## Près de la tendresse

Curieusement, pour cette chronique me sont arrivés des livres qui parlent tous de l'amour, sous divers aspects et sur des tons divers bien sûr, mais chaque fois d'une façon radicale. Jean Charlebois rappelle aussi la mère morte en reconnaissant chez elle : « De l'amour pur qui ne connaît jamais la mort. » (« Le 28 février 2001 », p. 85) Mais c'est surtout à l'amour de la femme et de ses enfants qu'il s'attarde dans des textes de prose poétique extrêmement touchants. Ce livre, à mille lieues de mes goûts habituels, est en fait du genre qui aurait pu m'horripiler. Or, non ! Et ce n'est pas sans m'interroger sur ce plaisir que j'y ai pris que je me suis lentement rendu compte que parfois ce qui est d'une authenticité presque naïve

à l'art de faire tomber toutes les barrières. Charlebois écrit ici des pages émouvantes, sinon bouleversantes, sur la vie calme, sereine, et si galopante qui mène irrémédiablement ses enfants vers un âge où il ne pourra plus connaître l'idylle consensuelle de la première enfance. Et je dirai que je préfère infiniment le Charlebois des proses à celui des poèmes en vers libres où il me semble

s'empêtrer quelque peu dans un formalisme cassant. C'est aussi un livre hybride, comme celui de Philippe Haeck dont je parlerai tantôt, qui n'est surtout pas un recueil de poésie conventionnel. Il y a de tout ici. Une réponse à une critique littéraire négative côtoie une nouvelle policière (et humanitaire... ce qui est bien un peu pour me tomber sur les nerfs), des poèmes et des bouts de ce qui ressemble à un journal ou à un carnet, des lettres aussi adressées aux êtres aimés... Bref, la multiplicité de ce livre convie à un plaisir plutôt hétéroclite mais dynamique. Plaisir d'autant plus fort quand les textes sont accompagnés comme ils le sont par les très belles et somptueuses « images » (comme le dit la page de titre) de Marc-Antoine Nadeau. Le livre est beau et, ce qui ne gâche rien, très souvent bon, comme le sont parfois les réminiscences de nos plus enfous plaisirs amoureux ou enfantins. Voici donc un livre plein de femmes, de petits bonshommes formidables, et de sentiments exacerbés. Il y a là matière à lire.

## L'oreille cassée

Il fut un temps où j'aimais passionnément les livres de Philippe Haeck. Je me rappelle encore sa *Parole verte*, sa *Polyphonie*. *Roman d'apprentissage*. J'ai écrit ici même combien son *Je ne sais pas* m'avait navré. Or, quand j'ai su que j'allais lire et critiquer son *Oreille rouge*, j'avouerais avoir



Anne-Marie Alonzo



eu le goût très sincère d'aimer de nouveau l'écriture de Haeck. Ciel ! que j'aurais aimé aimer ce livre-ci ! Et puis, comme d'habitude, lisant lentement cette prose d'une très grande densité, j'ai reconnu, encore et toujours, l'immense talent littéraire de cet auteur des premières heures de la modernité, sa justesse aussi parfois, son incisive poéticité. Ainsi, toujours à l'écoute du monde habité, Philippe Haeck rapporte au fil des pages des anecdotes suaves, comme celle-ci que je me plais à me raconter encore :



*Noir ne répond pas, fait attention à ne pas mettre les pieds dans les flaques d'eau ; il pense à d'immenses taies d'oreiller parce que, hier dans le métro, un jeune père a dit à son fils : "As-tu compris, on a dit que la prochaine station était la station*

*Taie d'oreiller. "L'enfant a ri en lui disant qu'il se trompait, que la prochaine station était Laurier. (« Conversation paisible », p. 32)*

Hélas, tout n'est pas de la même eau dans ce livre composite, qui est souvent aux antipodes de la poésie. Alors j'ai compris encore une fois ce qui faisait que je ne pouvais pas, malgré toute la bonne volonté du monde, aimer les livres nouveaux de Philippe Haeck. Soit je ne sais pas les lire, soit je ne les comprends pas. Plus simplement, précisons que ce qu'ils disent m'agresse. Rien ne passe plus. Dans cette quête incessante qui le mène à remettre en question l'existence de l'homme et de la femme, de l'homme

avec ou sans la femme, il dit (laisse dire-écrire) des énormités. Je citerai certains passages sur la femme (et je vous préviens, c'est quelque chose !) :

*La femme est facilement non-orgueil : elle a la sagesse des fleurs qui s'ouvrent doucement au soleil. [...] Par son ordre et son obéissance elle (la femme) donne à jouir de notre liberté de parole [...] La femme n'est pas critique, elle ne s'accroche pas aux mots, aux discours : les écolières appliquées trompent tout le monde. [...] La femme se laisse faire par le monde qui la nourrit : patience, rondeur, bonheur de la femme enceinte. La femme est toujours enceinte : rien ne lui appartient, elle préserve. [...] La femme n'avance pas, elle tourne sur place, ses bras agrandissent l'espace ; parfois elle tombe, se laisse tomber, prend plaisir à rejoindre le sol. La femme marche lentement vers la grandeur du silence. » (« La force des femmes », p. 75-77) « [...] deux côtés de chaque individu : le masculin constructeur et le féminin aimant. » (« Inventer des coins de joie », p. 150)*

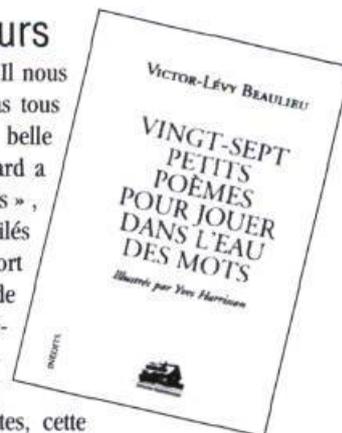
Je n'y peux rien, mais je suis un petit peu terrifié par ces phrases-là ! Il y a aussi ce qu'il dit de l'enseignement. Alors là, c'est à n'y pas croire ! C'est comme si je tenais un bréviaire, un livre saint, une méditation cosmico-charitable qui se perdrait en vaines espérances. Et j'ai devant cela un mouvement de recul, une sorte d'émotif refus tant s'y déploie une parole qui me heurte :

*Prends le temps de regarder chaque visage, dis-toi que chacun mérite la note de passage parce que tout visage est plus grand que n'importe quelle note. Dans ta classe, il n'y a pas de cancre : chaque élève est unique, a une bistoire, un imaginaire. [...] La classe, tu en fais partie, est une tarte : que chacun et chacune aient droit à sa part de parole, d'exercice, de gâteau. Toi, veille à ne pas dépasser ta part. Que chacun soit enseigné et enseignant, mange la parole des autres et donne la sienne à goûter. [...] Fais écrire régulièrement aux élèves un petit poème, dix vers ou cent mots : peu à peu tu vas découvrir les grains de beauté de chacun et il n'y aura plus d'élèves faibles. (« Inventer des coins de joie », p. 146-147, 149, 152)*

Je ne peux m'empêcher de trouver que tout cela fait très « baba-cool » et « pensée magique ». On croirait que Philippe Haeck a décidé de mettre une plume remarquable, un talent poétique absolument indéniable, au service d'une cause proche de la « psycho-pop », d'une certaine vacuité labyrinthique, de ce que j'appelle les aléas de la « psycho-touche » recyclée en « psycho-zen ». Trêves, voici un livre de conseils, je ne suis pas sûr qu'ils soient tous bons ni, surtout, que cela donne de la poésie.

## Vingt-sept petits tours

Victor-Lévy Beaulieu se fait poète. Il nous offre en un petit livre des haïkus pas tous très réussis. Certains sont d'assez belle venue : « Au mitan du lac / Le canard a plongé creux / Frissons d'eau des mots », « Table de pommier / Livres empilés dessus / De la lumière » ; ou encore fort curieux comme celui-ci : « Au cœur de l'été / Mes os sont gelés raide. / Mange-moi, Rimbaud ! » Assez maladroitement illustré parce que trop près d'un désir de fidélité à la lettre des textes, cette chose-là ne me semble rien révolutionner. C'est tout au plus charmant.



ENVOÛTÉ  
PAR LES MOTS  
À METTRE EN  
PAGES

*[...] la Liberté est une  
statue derrière le Titanic.*

Jean-Paul Daoust,  
L'Amérique

Michel St-Denis,  
Infographe  
(514) 747-5391  
michelsd@videotron.ca